

La jeune fille se jeta dans les bras de Mme de Vauclair et ensuite dans ceux du général.

—Thérèse, lui dit le général, lorsque je conduisais mes bataillons à travers les immenses solitudes de l'Algérie, j'avais de grandes tristesses, en pensant à ma fille morte, à mon gendre condamné à la déportation, à ma petite-fille perdue, et je me disais que jamais des sourires de bonheur ne viendraient égayer le foyer du vieux soldat. Mais tu nous es rendue, chère enfant, je n'ai plus rien à demander à Dieu.

—Thérèse, dit à son tour Mme de Vauclair, avant ce jour, je t'ai vue deux fois ; chaque fois ton doux regard a pénétré jusqu'au fond de mon cœur, me faisant tressaillir dans tout mon être ; je ne devinais pas que tu fusses ma petite-fille depuis si longtemps pleurée ; mais j'avais comme le présentiment de la joie immense qui m'était réservée.

—Moi, chère bonne-maman, je me sentais irrésistiblement attirée vers vous.

—Te souviens-tu que nous avons regardé ensemble le portrait de ta mère ?

—Oh ! oui, et je me rappelle que ses beaux yeux très doux semblaient avoir pour moi un langage que j'aurais dû comprendre. Je n'ai pas oublié non plus tout ce que vous m'avez dit ce jour-là.

—Pourquoi, chère enfant, ne m'as-tu pas parlé alors de ton enfance et ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas la fille de Marguerite Lormont ? Ah ! si tu m'avais dit cela, j'aurais tout de suite deviné que tu étais notre enfant !

—Bonne-maman, répondit la jeune fille avec des larmes dans la voix, pardonnez-moi d'avoir gardé avec vous une réserve que je m'étais imposée ; je pensais souvent à mes parents inconnus ; mais je renfermais mes réflexions au plus profond de mon cœur.

Jusqu'alors Rosina Balti s'était tenue à l'écart, comme craintive, mais attachant sur la jeune fille ses regards ardents. Enfin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita aux genoux de Thérèse, enlaça ses jambes et se mit à sangloter en couvrant de baisers le bas de sa robe.

—Thérèse, dit Mme de Vauclair, d'une voix étranglée par l'émotion, cette femme qui embrasse tes genoux se nomme Rosina Balti ; c'est elle qui t'a nourrie de son lait.

La jeune fille laissa échapper un cri, força Rosina à se relever et se jeta à son cou, en s'écriant

—Ma nourrice ! ma nourrice

Les sanglots de Rosina redoublèrent.

Quand elle se fut un peu calmée :

—Ma bonne nourrice, lui dit Thérèse, je sais que c'est un Espagnol qui m'a apportée à Salvignac et confiée à maman Marguerite Lormont. . . .

—Cet Espagnol, mademoiselle, serviteur dévoué de M. le marquis, était Pedro Lamnès mon oncle.

—Etiez-vous là quand Pedro Lamnès m'a emportée ?

—Mademoiselle, c'est moi qui vous ai mise dans ses bras.

—Reconnaissez-vous le vêtement que je portais ce jour-là ?

—Si je le reconnaîtrais, mademoiselle ! Mais c'est moi qui vous ai habillée.

—Eh bien, ma bonne nourrice, je vous le montrerai ; maman Marguerite l'a gardé précieusement, et moi aussi je l'ai conservé. Il y a le petit bonnet, devant lequel j'ai souvent pleuré.

—Mademoiselle, dit vivement Rosina, ce petit bonnet de soie blanche, garni de dentelle, doit être pour vous un précieux et cher souvenir : c'est madame la marquise, votre mère, qui l'a brodé.

—Ah ! je l'avais deviné !

—Mademoiselle, reprit Rosina, quand Pedro Lamnès vous a emportée, vous aviez au cou une médaille de Notre-Dame del Pilar, la patronne de Saragosse.

Rapidement, la jeune fille dégrafa le haut de son corsage, découvrit un peu sa poitrine et, sur sa peau blanche, satinée, fit voir la médaille attachée à un cordonnet de soie noire.

Rosina Balti était dans un état d'exaltation impossible à décrire.

—Mon enfant chérie, dit Mme de Vauclair à Thérèse, à voix basse, mais de façon à être entendue de Mme Villarceau, lors de la visite que tu m'as faite, tu m'as parlé d'un jeune homme que tu aimes.

La jeune fille devint très rouge, mais répondit sans hésiter :

—Oui, bonne-maman

—Je t'ai interrogée au sujet de ce jeune homme et t'ai demandé s'il était digne de toi ; tu m'as répondu :

—“ C'est moi qui ne suis pas digne de lui.”

Et tu as ajouté :

—“ Il appartient à une famille estimée, honorée et riche. Nous nous aimons, et je n'ai pas l'espoir qu'il puisse m'épouser.”

—Oui, bonne-maman, je vous ai dit cela ; mais depuis. . . .

—Eh bien ?

—Ses parents ont consenti à notre mariage.

Mme de Vauclair serra fortement la main de Mme Villarceau, puis elle reprit :

—Et ce jeune homme, ton fiancé, ma chérie, n'est-il pas ici ?

—Ah ! vous avez deviné ! s'écria la jeune fille.

—Mieux encore, mon enfant, j'ai vu.

Alors Mme de Vauclair s'avança vers le lit du marquis. Elle lui prit la main et lui dit :

—Mon cher fils, vous savez que Mme Villarceau a été la protectrice et la bienfaitrice de votre chère Thérèse, et je vous ai dit quels amis sûrs et dévoués elle avait trouvés en M. et Mme Delteil. La jolie dentellière leur a dû son existence tranquille ; ils l'ont soutenue par leur grande affection et leur dévouement ; nous devons beaucoup à cette famille, mon fils ; mais nous pouvons facilement nous acquitter envers elle.

—Comment ? demanda vivement le marquis.

—M. Lucien Delteil aime votre fille et il est aimé de notre chère Thérèse.

—Ils s'aiment ! s'exclama le marquis dont le visage s'était illuminé.

—M. et Mme Delteil ayant déjà donné leur consentement au mariage de leur fils avec l'ouvrière qu'ils croyaient pauvre et sans famille, il ne reste plus à Thérèse de Mimosa qu'à obtenir le vôtre.

—Je le donne, ma mère, je le donne avec bonheur !

Approche-toi, ma fille ! viens, ma Thérèse ! Et vous aussi, Lucien, venez près de moi !

Les deux jeunes gens s'avancèrent près du lit.

Le marquis prit une main de sa fille, une main du jeune homme, et les regardant avec tendresse :

—Ainsi, ma Thérèse, dit-il, tu aimes Lucien Delteil ?

—Oh ! oui, mon père je l'aime !

—Et vous, Lucien, vous aimez celle qui, ce matin encore, n'était qu'une ouvrière ?

—Oui, monsieur le marquis, répondit le jeune homme d'une voix vibrante, je l'aime de toute la puissance de mon âme !

Le marquis mit la main de sa fille dans celle de Lucien.

—Comme c'est beau la jeunesse ! dit-il, et plus beau encore de s'aimer !

Et souriant à Mme Villarceau, qui s'était approchée :

—Ils s'aiment ! fit-il, comme s'il lui eût annoncé une chose qu'elle ignorait.

—Oui, monsieur le marquis, répondit Mme Villarceau, ils s'aiment autant qu'il est possible de s'aimer dans l'intimité de notre famille ; ils se sont appréciés et ont reconnu qu'ils avaient la même manière d'envisager la vie, les mêmes sentiments, les mêmes aspirations.

J'ai reçu leurs confidences, monsieur le marquis ; j'ai été témoin du combat qui s'est livré dans le cœur de votre fille ; elle frémissait, s'épouvantait à la seule pensée qu'on pût l'accuser, elle qui se croyait pauvre et sans famille, d'aspirer à une alliance dont elle ne se voyait pas digne.

—Thérèse, Lucien, reprit le marquis, vous serez heureux l'un par l'autre, et moi, témoin de votre bonheur, j'en prendrai largement ma part. . . .

Ah ! le bonheur, continua-t-il, je l'ai aujourd'hui aussi grand, aussi complet que possible ; en retrouvant ma fille, je trouve un fils !

—Embrassez-moi, mes enfants, embrassez-moi !

Les deux grand-mères pleuraient dans les bras l'une de l'autre. Le général et le docteur se serraient les mains avec effusion.

A l'autre extrémité de la chambre, Rosina Balti, agenouillée, marmottait une prière espagnole, qu'elle adressait sans doute à Notre-Dame del Pilar.

Le marquis appela le Dr. Delteil et lui dit, en lui prenant la main :

—Nous faisons aujourd'hui un échange je vous donne ma fille et vous me donnez votre fils.

—Je reprends vos paroles de tout à l'heure, monsieur le marquis, répondit le docteur ; comme vous, nous avons deux enfants.

—A présent, mon cher docteur, il faut que je sois vite remis sur pied.

—Dans quinze jours, je vous permettrai de sortir

—Allons, fit gaiement le marquis, ce ne sera pas trop long.

Et il ajouta :

—Vous le voyez, docteur, si grandes que soient les émotions, elles ne tuent pas, quand elles sont causées par la joie.

Ce fut Mme Villarceau qui fit remarquer qu'il était plus de huit heures et qu'il fallait se séparer.

Déjà Mme Delteil devait être inquiète ; et puis on avait tant de choses heureuses à lui apprendre !

Thérèse déclara qu'elle voulait rester auprès de son père avec Rosina.

Elle écrirait une petite lettre que le chasseur de l'hôtel porterait à Mme Martinet.

On se quitta, en se promettant de se revoir le lendemain.

Le docteur se rappela que Forestier l'attendait et qu'il avait promis au misérable de revenir dans la soirée.